

La trilogie romanesque « Assanou attin »¹ de Jean-Marie Adiaffi ou la Renaissance de l'Afrique dans la mondialisation

Arsène BLÉ KAIN

Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

blekain1@yahoo.fr

Reçu: 16/05/2022,

Accepté: 09/06/2022,

Publié: 30/06/2022

The Novel Trilogy « Assanou attin » by Jean-Marie Adiaffi or the Renaissance of Africa in Globalization

ABSTRACT: *In an approach that borrows from the specificities of Pierre Zima's sociocriticism, this reflection reveals the hideous face of globalization structured according to an essentially Western vision. As such, the study advocates a de-globalization which presents itself, for Africans, as a return to ancestral values and which opens the way to a re-globalization whose architectural base would be the unity of the African peoples. Such a globalization would undoubtedly consecrate the Renaissance of Africa.*

KEYWORDS: De-globalization, Globalization, Re-globalization, Renaissance of Africa, Unity of the African peoples.

RÉSUMÉ : *Dans une démarche qui emprunte les spécificités de la sociocritique de Pierre Zima, la présente réflexion révèle le visage hideux de la mondialisation charpentée selon une vision essentiellement occidentale. À ce titre, l'étude préconise une démondialisation qui se présente, pour les Africains, comme un retour aux valeurs ancestrales et qui ouvre ipso facto la voie à une remondialisation dont le socle architectonique serait l'unité des peuples*

¹ Sous le titre général de *Assanou attin* (la piste de la libération), les œuvres littéraires de Jean-Marie Adiaffi sont axées sur le projet d'une trilogie : le roman, la poésie et le théâtre. Mais seuls deux axes ont été réalisés avec le roman (*La Carte d'identité*, *Silence, on développe* et *Les Naufragés de l'intelligence*) et la poésie comportant deux titres : *Galerie infernale* et *D'éclairs et de foudres*. Le troisième recueil devrait porter le titre de *À l'Orée de ma montagne de Kaolin*.

africains. Une telle mondialisation consacrerait assurément la Renaissance de l'Afrique.

MOTS-CLÉS : Démondialisation, Mondialisation, Remondialisation, Renaissance de l'Afrique, Unité des peuples africains.

Introduction

Bien que souvent réduite à sa dimension économique, la mondialisation demeure pourtant auréolée d'une épaisseur culturelle prégnante. La culture est ce qui constitue une société. Toutes les praxis humaines, qu'elles soient sociales, politiques ou économiques, relèvent du culturel, en tant qu'ensemble des traits distinctifs spirituels, matériels, intellectuels et affectifs d'une société. La mondialisation implique donc avant tout un imaginaire culturel tenace avant d'inclure une pensée économique axiomatique. Elle englobe des valeurs, des représentations, des codes, des pratiques, des institutions que la pensée occidentale conçoit comme archétypiques du monde contemporain. En réaction à cette conception globale de la vie contemporaine, très souvent échafaudée selon une vision essentiellement occidentale, Adiaffi estime que la mondialisation culturelle actuelle est le lieu où l'Occident impose ses intérêts. Il s'engage de ce fait dans la promotion d'une culture afro-centrée en faisant usage à foison de nombreux éléments de la culture africaine dans l'axe romanesque de la trilogie « Assanou atin ». Une telle posture scripturale qui laisse accroire son opposition aux idéaux de la mondialisation pourrait pourtant présager une appréhension nouvelle du concept. Dans une démarche qui emprunte les spécificités de la sociocritique de Zima, la présente réflexion révèle de prime abord les contradictions de la mondialisation culturelle actuelle. Elle décrypte ensuite l'argumentaire idéologique d'une démondialisation semblable à un retour en arrière avant d'exposer enfin les ressorts authentiques d'une remondialisation symbolique de la Renaissance de l'Afrique.

1-La mondialisation actuelle : un pôle d'intérêt aux centres d'intérêt divergents

Si le terme « mondialisation » est relativement récent, le processus qui donne aux diverses activités et aspirations des hommes une extension qui intéresse le monde entier a commencé depuis bien longtemps. La

mondialisation est, en effet, un phénomène ancien qui régent désormais le quotidien de l'homme (Troubé 1966, 3). Elle évoque la notion d'un monde uni, d'un monde formant un village planétaire, d'un monde sans frontières. L'historien indien, Chanda (2010, 99), la fait remonter à la première migration humaine. L'homme moderne, né il y a 160 000 ans dans le rift africain, selon la datation de l'horloge biologique des mutations de l'ADN mitochondrial, a migré dans tout l'Ancien Monde, en passant d'abord par la Palestine, puis en Chine et enfin en Europe où il a donné l'homme de Cro-Magnon (Vitaux 2009, 7). Une deuxième manifestation du processus se situe à partir du II^e millénaire avec la fondation de l'Empire perse à travers les contacts commerciaux indirects entre les colonies phéniciennes et grecques et les cités indiennes. Ce processus d'unification commerciale, culturelle et diplomatique du monde antique s'accroît avec le déclin de l'Empire perse qui voit l'essor des États hellénistiques.

Certains spécialistes, comme le Professeur Marnot (2012), considèrent que la mondialisation du XIX^e siècle (1850-1914) a été la première véritable mondialisation de l'histoire. Celle-ci préfigure, du reste, par de nombreux aspects, celle qui s'est mise en place à partir de la fin du XX^e siècle. La suprématie planétaire du Royaume-Uni, avec la Révolution industrielle, transforme l'économie mondiale en mettant en place une nouvelle forme de division internationale du travail, une intégration croissante des marchés de biens, de capitaux, ainsi que la mise en réseau progressive du monde avec la révolution des transports et des communications. La Première Guerre mondiale interrompt cette mondialisation du XIX^e siècle.

La mondialisation actuelle qui trouve donc ses racines dans la réalité historique du XIX^e siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale demeure beaucoup plus dominée par l'aspect mercantile puisqu'elle se présente comme le processus de mise en relation et en interdépendance de la quasi-totalité des pays du monde dans une sorte de vaste marché unique, de système-monde grâce à l'extension et à l'intensification des échanges économiques et culturels à l'échelle de la planète. Elle se définit comme un processus multidimensionnel concernant différents aspects de la vie des sociétés et des individus et se traduit par l'intensification des flux d'échanges de biens matériels et immatériels.

Jadis présentée comme une « bonne nouvelle » économique pour le monde entier qui était alors invité à se métamorphoser en zone de libre-échange absolu, en espace sans frontières, les pays d'Afrique, déjà sans véritable autonomie sur le plan technoscientifique, économique et politique, se voit obligés de s'y engouffrer pour se prêter au jeu du marché mondial à mettre en place. « Ils se sont ainsi retrouvés embarqués dans une situation dont ils ignoraient d'une part la solidité et d'autre part la destination » (Paré). L'aspect culturel de la mondialisation qui intéresse particulièrement la présente étude la révèle sous un jour terne pour le continent africain. La mise en concurrence qui en constitue le principe de base pose, en effet, divers problèmes dont celui des rapports de force qui régissent fondamentalement les relations humaines.

La mondialisation culturelle qui met en présence intensive et en concurrence des visions du monde, des valeurs, des modes de vie différents revêt, par ce fait même, un caractère problématique. La culture semble, en effet, caporalisée ici en tant que système symbolique conférant à un groupe humain la latitude de se définir, de se reconnaître et d'agir grâce à un ensemble de valeurs, de pratiques, de codes, de représentations et d'institutions qui le caractérisent, le différencient des autres et lui permettent en même temps de définir les conditions de ses rapports avec son environnement et avec les autres groupes humains (Tardif 2008, 200). Ce qui apparaît, à n'en point douter, comme un déni de la diversité culturelle. Comment mondialiser les cultures sans prendre le risque d'en dissoudre ou d'imposer l'hégémonie des unes sur les autres, sans entériner une hiérarchisation qui les cataloguerait en cultures dominantes et minoritaires ?

Telle que mise en œuvre en Afrique, la mondialisation culturelle actuelle est résolument tournée vers les valeurs occidentales, même si la Chine y semble autant présente que l'Europe. Elle fait émerger un esprit global, mais à partir de références culturelles occidentales. Les produits culturels (le cinéma, la télévision, l'Internet, la musique) et les modes de vie (cuisine, sport...) qui sont valorisés émanent de l'Occident. Ceux provenant de la Chine sont du reste négativement médiatisés. Ce que l'on considère aujourd'hui comme la culture mondiale est, en réalité, celle de l'Occident ; les autres cultures, particulièrement celles du continent africain, sont reléguées au rang de sous-cultures, voire de non-cultures. Les

bras armés de cette mondialisation que sont les industries de la communication déversent sur le continent des images, des styles de vie, des comportements qui contribuent à désarticuler ces sociétés. L'idée d'une certaine Francophonie qui établit une distinction entre les Français et ceux qui parlent le français sans être Français illustre bien cette mondialisation culturelle univoque. Le philosophe camerounais Njoh-Mouelle (1980) dénonce un tel mythe de la mondialisation culturelle à l'occidentale qui ensevelit les nombreuses valeurs culturelles de l'Afrique. Pour lui, les valeurs culturelles traditionnelles de l'Afrique donnent à la vie africaine du sens, évitent aux hommes la déchéance et se présentent finalement comme les seules capables d'impulser une dynamique de développement intégré qui n'entraîne pas les Africains dans la spirale d'un économisme sans concession et sans âme.

L'on pourrait arguer que la mondialisation favorise l'accès aux cultures étrangères ; mais, en même temps, elle voudrait fusionner les cultures entre elles, en faisant perdre aux unes leurs caractéristiques distinctives ; elle annihile ainsi la diversité mondiale. Hassner (2005, 357) traduit ce processus d'extinction culturelle à travers cette interrogation rhétorique : « Que se passe-t-il quand nous sommes de plus en plus en relation avec des sociétés et des cultures, des groupes et des individus avec lesquels nous ne nous sentons rien de commun, mais auxquels nous ne pouvons échapper et au contact desquels nous craignons de perdre notre identité ? ».

La mondialisation culturelle actuelle s'écarte du monde commun dont rêve Agier. Elle reprend le credo culturaliste et identitaire en restant basée sur des conflits d'universalités (Agier, 2013). Pour Vinsonneau (2012, 25),

L'idée d'une "civilisation" ou "culture" qui serait planétaire apparaît tout à fait utopique. Ce qui en revanche apparaît probable, c'est la multiplication croissante des rencontres interculturelles, générant une incessante différenciation culturelle entre acteurs soucieux d'affirmation identitaire.

C'est pourquoi, convaincu que la mondialisation actuelle souhaite conduire à une vampirisation des cultures africaines, à leur néantisation, Adiaffi, dans *Silence on développe* (2000, 31), appelle à « lutter contre la menace du nouveau monstre, le Minotaure du labyrinthe, de la Mondialisation ».

Quand bien même les inventions et technologies nouvelles que sont l'avion, la télévision, Internet relieraient et rapprocheraient les hommes et rendraient plus proches les cultures et les traditions de chacun, elles font, en même temps, naître un certain nationalisme qui réveille les pires réflexes identitaires. À preuve, alors que les multinationales et investisseurs en provenance de l'Occident rallient l'Afrique selon leur gré et accaparent tous les marchés au Sud, la politique migratoire des États du Nord consiste à empêcher les Africains de fouler leur sol ; ce qui engendre, aujourd'hui, dans presque tous les pays d'Afrique, un sentiment anti-occidental.

Les règles du jeu de la mondialisation actuelle sont écrites par les Occidentaux. Ce qui en fait la propriété privée de l'Occident qui la conçoit selon un modèle voulu et en fonction de l'espace où elle se joue. Sous contrôle de l'Occident, la mondialisation apparaît comme une nouvelle arme fatale de destruction massive des cultures les plus faibles. C'est dans la nature même de l'échange que de favoriser les producteurs qui ont des avantages comparatifs et donc d'éliminer ceux qui n'en ont pas. C'est la raison pour laquelle un grand nombre d'intellectuels africains, parmi lesquels figure l'écrivain ivoirien Adiaffi, souhaitent une démondialisation qui présente des allures d'un retour en arrière puisqu'elle prend ancrage dans les sources africaines ancestrales.

2-La démondialisation selon Adiaffi : un retour en arrière ?

L'écrivain étant en situation dans son époque, comme l'affirme Sartre (1968, 13), le romancier ivoirien Adiaffi s'intéresse, dans la trilogie romanesque « Assanou attin », au phénomène de la mondialisation qui rythme la vie des civilisations mondiales actuelles. Pour Adiaffi, la mondialisation telle que pratiquée aujourd'hui est le lieu où l'Occident impose ses intérêts. Il s'agit, en réalité, de l'imposition malicieuse du modèle occidental comme modèle universel. En dénonçant vigoureusement son caractère unilatéral, Adiaffi se présente comme un chantre de la démondialisation.

Les récriminations du Prince Mélédouman, dans *La Carte d'identité*, contre le Commandant Kakatika, représentant la puissance occidentale coloniale, illustrent bien la volonté de l'Afrique de sortir de la mondialisation telle que perçue aujourd'hui :

Pendant des siècles vous vous êtes arrogés le droit universel de parler au nom de toute l'humanité réduite au silence par vos bâillons de fer. Votre voix, votre parole étaient la voix, la parole de l'humanité. (...) Votre ventre était le sein du monde d'où naissait, jaillissait toute la vie. Mais aujourd'hui vous êtes pâles, malades. Vous êtes *vieux*. Vous radotez. (...) Laissez la parole à d'autres peuples. Il est temps que vous appreniez à écouter au lieu de toujours usurper la parole. (43-44)

Dans *Silence, on développe*, il exige ainsi que l'on évite la « confusion entre valeur moderne et valeur occidentale » (196) car les « valeurs occidentales [...] ne sont pas forcément justes, libres et bonnes pour nos sociétés » (196). C'est pourquoi il considère la mondialisation comme « l'aliénation néo-coloniale [...] de carnaval exclusivement tournée vers l'extérieur, vers la bourgeoisie occidentale, l'impérialisme occidental, son allié objectif, son complice d'intérêts » (523).

La mondialisation est également dénoncée dans *Les Naufragés de l'intelligence* où elle est comparée à un « nouveau monstre » (p. 31), une « catastrophe humanitaire planétaire où l'Afrique et chaque nationette seront mangées cruellement crues, crucifiées, beefs-teaks anémiés non saignants » (31).

La désillusion des Africains face à la mondialisation résulte, selon Adiaffi, de deux situations corrélées : l'iniquité que ce phénomène induit d'une part et, d'autre part, la néantisation qu'il instaure. J.-P. Warnier considère, à cet égard, que le problème à résoudre dans le contexte de la mondialisation est l'établissement

Des réglementations universelles, la multilatéralisation des accords et l'alignement des tarifs et des barrières douanières sans mettre le faible à la merci du fort. En d'autres termes, comment mettre un boxeur poids plume et un autre poids lourd sur le même ring avec les mêmes règles du jeu ? (Warnier 2003, 51)

Pour Adiaffi, l'Afrique doit avant tout se libérer du carcan de la mondialisation cannibale actuelle. *Silence, on développe* révèle à juste titre le caractère inique d'une telle mondialisation quand le narrateur affirme que « la température est bonne au Zimbabwe, en Angola, en Namibie, en Afrique du Sud pour les touristes ! » (27) pendant que coule, aux mêmes endroits, le sang noir astreint à l'oppression impérialiste (27).

La mondialisation telle que conçue actuellement concourt aussi à faire perdre à l'Afrique son identité culturelle : sa religion, ses traditions, etc. Le parcours initiatique de Méléoudouman qui commence après son arrestation arbitraire par Kakatika, dans *La Carte d'identité*, s'inscrit ainsi dans le combat pour la réhabilitation des valeurs culturelles nègres (33-35).

L'assimilant également, dans *Silence, on développe*, au capitalisme et à l'impérialisme, Adiaffi pense que la mondialisation tente de « restaurer l'hydre infernale à trois têtes : la domination politique qui permet l'exploitation économique, éhontée, avec son moyen le plus efficace, l'aliénation culturelle » (356-357). Parlant, du reste, du « génocide culturel et religieux dont l'Afrique a été victime » (216) et, par ricochet, « des peuples africains brigandés, gangstérisés, malfraterrorisés, escrocorisés, sectarisés » (sic 62), il dira, dans *Les Naufragés de l'intelligence*, que « nos aînés ont abdiqué les vertus de courage, d'honnêteté, de probité, d'abnégation, valeurs fondatrices de l'Afrique de Soundjata et de Mandela, de Sankara, de Kwame N'krumah » (32). Le ravage du choc colonial causé à l'Afrique par l'Occident et qu'Adiaffi voit perpétuer dans la mondialisation du XXI^e siècle le pousse à souhaiter une démondialisation.

Conçu à l'origine par le sociologue philippin Bello (2002) comme une alternative à la mondialisation et non un retrait de la communauté mondiale, le terme démondialisation désignera, à partir de 2008, un retour en arrière. Sapir (2011) résume cette marche arrière par la prise de mesures protectionnistes qui n'empêchent cependant pas les échanges et l'ouverture. Il distingue ainsi la notion de protectionnisme de celle d'autarcie.

Sans rejeter systématiquement la culture occidentale, Adiaffi n'en semble pour autant pas obsédé. Sa préoccupation demeure la conception de stratégies pour le salut de l'Afrique, et conséquemment celui de la culture africaine. L'écrivain ivoirien pense qu'il est certes indéniable qu'aucune culture ne peut vivre en vase clos, mais il est tout aussi convaincu que la grande menace qui guette les cultures africaines, ce n'est pas la clôture. Le grand danger, pour Adiaffi, c'est la dilution, car ce que l'on considère, aujourd'hui, comme la culture universelle, c'est la culture occidentale. L'urgence pour l'Afrique est donc de réhabiliter sa culture

méprisée et falsifiée. C'est pourquoi il estime que les Africains doivent revenir à leurs racines pour mieux aller à la rencontre de l'Occident.

Dans *La Carte d'identité*, le voyage initiatique de Méléoudouman qui s'effectue selon le calendrier traditionnel akan est une allégorie qui montre l'importance de la culture africaine. Ce n'est donc pas un hasard si, dans la quête de sa carte d'identité perdue, Méléoudouman participe aux cérémonies de célébration rituelle du vendredi saint, « Anan Ya, jour sacré entre les jours sacrés » (138), comme pour retrouver sa mémoire perdue. Ce voyage permet de découvrir les symboles, les arts et les croyances religieuses qui constituent les piliers de la civilisation agni, elle-même partie intégrante de la culture africaine. Ainsi, pour l'aider à surmonter les difficultés qu'il endurerait, Méléoudouman fait-il appel aux ancêtres : « Chers ancêtres, soutenez mes pas chancelants sur cette route jonchée d'invisibles embuscades » (60).

Le retrait de la prêtresse Ehua Assé à Bokabo pour y installer son lieu de culte initiatique obéit à un devoir similaire dans *Silence, on développe* : mener le combat pour la sauvegarde du patrimoine ésotérique, du patrimoine spirituel africain (347). Il s'agit en ce sens, pour Adiaffi, « de rechercher, de trouver, de réhabiliter les sages, les savants de nos villages [...], à la fois en raison du rôle qu'ils ont joué dans nos sociétés précoloniales [...] et au nom du rôle qu'ils doivent encore jouer aujourd'hui » (357) ; d'où le désir de l'écrivain de voir l'Afrique retrouver sa culture ancestrale par le retour à son passé :

L'Afrique doit se faire un devoir de faire jaillir de son passé, ce glorieux passé méprisé par notre commune aliénation et notre collective ignorance, sa propre demeure culturelle, son habitat spirituel où se loger, dans la liberté, la créativité, l'imagination, le génie spécifique de ses peuples libérés (358).

Une telle construction imaginaire qui démontre la nostalgie d'Adiaffi pour l'Afrique précoloniale et sa culture ancestrale se lit également dans *Les Naufragés de l'intelligence* à travers les espaces de Tanguelan (198) et de Gnamienounankro (207), les domaines de la prophétesse Akoua Mando Sounan. La mission de la prophétesse et de la communauté de Tanguelan est claire : il s'agit d'un « ensemble d'hommes et de femmes réunis autour d'un projet de Renaissance Africaine. Il s'agit pour eux de réinventer "le siècle des lumières africaines" » (213).

Dans *Les Naufragés de l'intelligence*, le retour dans le passé apparaît comme le chemin idéal pour que « naisse un autre monde » (179) lié par « le projet d'une société juste, égalitaire, d'un nouveau "Contrat social" de liberté, de partage et de solidarité » (213-214). Dans ce nouveau monde, l'Afrique devra jouer un rôle dans la mondialisation unilatérale instaurée par l'Occident.

En homme de culture ouvert et refusant de céder à la tentation identitaire et essentialiste, Adiaffi n'est cependant pas systématiquement opposé au projet de la mondialisation qu'il croit, d'ailleurs, irréversible ; car, comme le pense Vinsonneau (2012, 18), « isolément aucun pays ne peut s'arracher à la pauvreté ». En affirmant que « Gnamiensounankro rêve de réaliser l'unité de la race noire, puis de l'humanité » (214), Adiaffi propose, à n'en point douter, aux Africains, un autre type de mondialisation, c'est-à-dire une remondialisation qui aspire certes à l'unité de l'humanité tout entière, mais s'appuie surtout et principalement sur celle des peuples africains.

3-Le retour au peuple : ressorts authentiques d'une remondialisation pour la Renaissance de l'Afrique

L'intérêt porté par les intellectuels africains à la mondialisation leur a permis de déceler dans ce phénomène des tares révélatrices d'une nouvelle volonté de puissance de l'Occident au détriment des pays les plus pauvres du monde dont ceux du continent africain. La mondialisation apparaît comme une ruse supplémentaire de l'Occident pour accroître davantage son hégémonie sur l'Afrique. S. Amin (1991, 57-58) affirme à ce propos que

L'Europe ne s'est pas départie de son attitude impérialiste traditionnelle qui considère "l'autre" - surtout si cet autre est culturellement différent - comme un ennemi qui doit être maintenu faible et divisé. L'ordre mondial du capitalisme réellement existant repose sur ce principe fondamental et rien n'indique que les opinions occidentales soient en mesure de renoncer à ce principe.

Quelle que soit l'opinion formulée sur la mondialisation, il faut cependant reconnaître que ce phénomène des temps nouveaux est loin de disparaître. Les civilisations africaines sont déjà engagées dans la mondialisation puisque, comme l'affirme le philosophe Bah (2005), « bon

gré mal gré, nous sommes embarqués dans un monde d'échanges et de rencontres des cultures ». Convaincu alors du caractère irréversible de la mondialisation, Adiaffi, tout en y confirmant la présence de l'Afrique, exhorte les peuples africains à revenir à leurs racines pour mieux aller à la rencontre de l'Occident. Il affirme, dans *Silence, on développe*, que

L'Afrique doit se faire un devoir de faire jaillir de son passé, ce glorieux passé méprisé par notre commune aliénation et notre collective ignorance, sa propre demeure culturelle, son habitat spirituel où se loger, dans la liberté, la créativité, l'imagination, le génie spécifique de ses peuples libérés (358).

Dans *Les Naufragés de l'intelligence*, il lie « la réhabilitation de l'homme, de la femme, des enfants de ce continent [à la récréation d'] une nation qui n'a rien oublié de son passé » (201).

Sans être un antimondialiste, Adiaffi combat ce type de mondialisation dont certains profitent pendant que d'autres voient leur situation aller à vau-l'eau. Il se présente, à ce titre, comme un altermondialiste, non pas dans le sens latino-américain du terme, mais suivant une logique africaine d'incitation à l'intégration des peuples africains. Il écrit alors pour soutenir la thèse d'une « remondialisation vertueuse » (Faujas, 2011). Donnant, à cet effet, de la voix, à travers ses romans, il propose une voie nouvelle qui permettra de sauver les hommes en général, et en particulier les Africains et les plus faibles, de la course à l'autodestruction dans laquelle les engage inéluctablement la mondialisation actuelle. Quelles stratégies faut-il mettre en œuvre pour le salut de l'Afrique ? Tel est le problème d'Adiaffi ; telle est également la problématique africaine de la mondialisation.

Adiaffi répond à la question en affirmant, dans *Silence, on développe*, que « le salut [de l'Afrique] c'est de lier la tradition à la technique » (312). Ce qui passe, comme il l'exprime dans *Les Naufragés de l'intelligence*, par « la prise de conscience d'un destin panafricain, d'un destin commun de tous les noirs du continent et de la diaspora enfin libérés de leur complexe d'infériorité, d'années de haine, soucieux seulement désormais d'être « PRÉSENTS » au monde, de participer à l'histoire de l'humanité » (sic 242). À la lecture des romans de l'écrivain ivoirien, deux pistes sont proposées pour une remondialisation bénéfique à l'Afrique : la déconstruction du mythe de la modernité occidentale, d'une part, et, de l'autre, la remise en cause du piège de la croissance au profit d'un

développement durable qui passe par la valorisation de la culture africaine antécoloniale.

Pour Amouzou Essé (2008), le mercantilisme intrinsèque à la culture occidentale imbue de sa prétendue supériorité fondée sur sa puissance technologique et son modèle économique, véhiculé sciemment par l'école, a relégué au second plan les valeurs authentiques de l'Afrique. Les Africains ont connu la colonisation, leur culture est méprisée et la plupart d'entre eux croit pouvoir vivre avec seulement des valeurs importées comme si rien de positif n'existait dans leurs traditions ancestrales. La mondialisation actuelle crée, en effet, de nouveaux besoins culturels qui ne concordent pas toujours avec le mode de vie africain.

Ainsi en est-il de la démocratie à l'occidentale instaurée dans presque tous les États africains avec la chute du mur de Berlin. Celle-ci sème la mort sur le continent par son caractère inique et cynique alors que, dans l'histoire de l'Afrique, des modèles de gouvernement, même monarchiques, très réussis, ont fait leurs preuves. C'est le cas des grands empires de l'Afrique occidentale dont fait l'apologie Adiaffi, d'abord dans *La Carte d'identité* : « la conquête posthume des empires du Mali, du Ghana et du Mossi » (79), « les civilisations du Manding, du Congo, du Bénin » (107), ensuite dans *Silence, on développe* : « l'Afrique intrépide, l'Afrique des guerriers épiques, l'Afrique de Ségou, du Ghana, du Mali, de SOUNDJATA » (527), enfin dans *Les Naufragés de l'intelligence* : « l'Afrique de Soundjata » (32)

Pour Adiaffi, le continent noir doit impérativement repenser sa marche vers la modernité s'il veut s'inscrire dans un processus de mondialisation profitable. Ainsi, le pluralisme culturel à construire visera non pas à exploiter la peur de l'autre et à entrer dans une logique d'affrontement, mais plutôt à instaurer les conditions d'interactions entre les cultures du monde en conciliant l'ouverture dont vivent les cultures et les exigences d'échanges équitables - ou du moins pas trop déséquilibrés (Tardif 2005, 19).

Sans succomber au repli ou au protectionnisme absolus, Adiaffi préconise que les Africains reviennent aux aspects positifs de leur mode de vie précolonial. Dans la même veine que le philosophe camerounais Njoh-Mouélé (1980), il dénonce l'illusion de progrès que présente la mondialisation actuelle en encourageant à une folle accumulation de biens au point d'ensevelir les « valeurs humaines », ces valeurs qui donnent sens

à la vie, qui évitent aux hommes la déchéance. Le personnage de Kétéké, dans *Silence, on développe*, demande ainsi un châtement exemplaire à tous ceux qu'il qualifie de traîtres parce qu'ils font « passer leur égoïste intérêt au-dessus de l'intérêt supérieur de [leur] peuple » (521).

Dans *Les Naufragés de l'intelligence*, l'évêque Yao, méditant sur la lenteur de l'enquête de l'assassinat de l'abbé Yako et recevant, dans le même temps, le député Tapé, victime d'un braquage, s'interroge : « Le culte des fausses valeurs... Mon Dieu ! Oui, Mon Dieu ! Comment en sommes-nous arrivés là ? » (61).

Adiaffi démontre, dans ses romans, que les sociétés africaines antécoloniales recèlent des valeurs capables d'impulser une dynamique de développement intégré qui n'entraîne pas les hommes dans la spirale d'un économisme sans concession, sans âme, sans foi ni loi. Subséquemment, il partage la position de l'historien burkinabé Ki-Zerbo (2003, 155) qui exhorte les pays africains à déjouer le piège d'une « croissance sans auto-développement » au profit d'un développement « anthropocentré » au cœur duquel se trouvent les valeurs socioculturelles comme catalyseurs des actions de développement. Autrement dit, les Africains ne devraient pas se laisser conduire par les mirages de la mondialisation actuelle qui réduit le développement à l'« avoir » ou au « pouvoir économique » au détriment d'une vision holistique et humaine. Le développement est une question d'« être » et d'« être mieux » et non l'hypertrophie de la seule dimension matérielle. *Silence, on développe* corrobore bien cette idée quand le narrateur dénonce l'entrée sans condition des Africains dans les principes du capitalisme à travers une quête effrénée des biens matériels : « la voiture, la villa, les maîtresses modernes, l'AVOIR, l'AVOIR. Chacun croit naïvement que le scintillement matériel peut remplacer son ÊTRE intime perdu, son identité perdue » (431).

C'est pourquoi Adiaffi croit qu'il urge de promouvoir un modèle de développement pensé depuis l'Afrique en plaçant au cœur du développement le peuple. Plus qu'un simple retour aux sources, le revirement aux racines est orienté vers une plongée dans le peuple. Adiaffi préfère d'ailleurs parler de retour au peuple plutôt que de retour aux sources. Il annonce ainsi, dans *Silence, on développe*, que « le verdict de l'histoire, c'est plutôt la disparition des Pères Fondateurs, du culte des personnalités paranoïaques quelles qu'elles soient, la restitution de la

parole pleine et profonde au peuple » (518). Il croit alors que seule la libération du peuple fera naître l'espoir d'une rencontre sincère entre l'Afrique et l'Occident ; d'où le sens de la prière qu'il adresse, dans *La Carte d'identité*, au trône sacré de ses ancêtres :

Trône sacré de mes ancêtres, donnez-moi la force de suivre ce peuple mien enchaîné jusqu'à la déchirure du tambour libérateur, jusqu'à la rupture du talon, des chaînes de montagnes qui barrent le chemin de l'ascension vertigineuse vers la liberté escarpée. Donnez-moi la force de lutter et de vaincre avec ce peuple de vermine qui guerroye dans les moindres plis de son visage sombre » (145-146)

Pour que soit effective cette libération, il est primordial d'instruire les peuples des arcanes des valeurs de base de la société africaine. C'est pourquoi, dans *Silence, on développe*, le narrateur invoque « l'Afrique intrépide, l'Afrique des guerriers épiques » (527), l'Afrique « du génie d'un peuple qui se délivre, se libère parce qu'ayant « assez de porter seul le poids écrasant des lauriers des Martyrs » (529).

Ce n'est donc pas un hasard quand Adiaffi rappelle, dans *Les Naufragés de l'intelligence*, « l'importance du sacré [comme] l'une des plus grandes valeurs africaines : le respect de soi d'abord, puis le respect des autres, le respect des aînés et des vieux » (236). Si l'on s'en tient au dialogue entre Guégon, le personnage principal des *Naufragés de l'intelligence*, et le personnage du "conscientiseur", ce sens du sacré s'acquiert par l'éducation :

- la morale mystique, si efficace dans les villages, ne peut être remplacée que par une haute conscience de soi et du bien public ou par la force, la police, la peur du gendarme.
-Mais comme aucune société ne peut mettre derrière chaque citoyen un policier à la place de sa conscience civique et morale, [...] la meilleure réponse, l'unique solution c'est l'ÉDUCATION (237).

Au-delà de cette éducation du peuple à des valeurs qui, quoique reconnues universellement, semblent principielles de la société africaine antécoloniale, Adiaffi en appelle surtout à l'unité des États africains. Bien plus qu'un simple regroupement d'États qui ne serait que l'affaire de l'élite intellectuelle ou politique, Adiaffi penche pour une union véritable de toutes les masses populaires. Le personnage d'Éhiman de *Silence, on*

développe exprime cette idée quand il affirme ouvertement : « Je suis pour le panafricanisme. C'est tout le continent qu'il faut libérer afin de l'organiser pour le progrès de tout le continent. Le progrès et la justice pour tout le peuple africain » (322). Ce rêve d'une unité africaine réelle est, au demeurant, incarné dans *Les Naufragés de l'intelligence* par Gnamienounankro, un espace mutualisant toutes les forces représentatives du peuple et symbolique donc de « la Renaissance d'une Afrique moderne consciente de ses valeurs, de son histoire » (207). En mettant ainsi sa foi dans une unification de l'Afrique dont le socle architectonique demeure adossé à l'unité des divers peuples du continent, Adiaffi se présente incontestablement comme un partisan à tous crins du panafricanisme des peuples

Conclusion

La mondialisation actuelle se trouve être en défaveur des pays pauvres, en général, et de l'Afrique, en particulier. Conçue, en effet, selon une perspective intrinsèquement occidentale, elle valorise des pans entiers de la culture occidentale qu'elle impose comme la culture référentielle mondiale. C'est pourquoi de nombreux écrivains africains la désapprouvent et prônent une certaine démondialisation envisagée selon le romancier ivoirien Adiaffi comme un retour à l'Afrique précoloniale. Convaincu cependant qu'en l'état actuel de l'évolution de l'humanité, il n'y a pas d'autres voies possibles en dehors de la mondialisation, Adiaffi conseille aux Africains de repenser leur marche vers la modernité à partir d'une remondialisation qui, sans rejeter l'apport des autres civilisations du monde, resterait adossée aux valeurs culturelles de l'Afrique antécoloniale et ferait de l'unité des peuples africains son fondement. Il opte, de ce fait, pour un panafricanisme des peuples en tant que solution exclusive d'inscription de l'Afrique dans une mondialisation vertueuse et efficace pour les populations africaines qui sont les laissés pour compte de la mondialisation occidentale actuelle.

Références

- Adiaffi, J-M. 2000. *Les Naufragés de l'intelligence*. Abidjan : CEDA.
- Adiaffi, J-M. 1992. *Silence, on développe*, Ivry-sur-Seine : Nouvelles du sud.
- Adiaffi, J-M. 1980. *La Carte d'identité*. Paris : Hatier.
- Agier, M. 2013. *La Condition cosmopolite : l'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*. Paris : La Découverte.
- Amin, Samir. 1991. *L'empire du chaos-La nouvelle mondialisation capitaliste*. Paris : L'Harmattan.
- Amouzou, E. 2008. *L'impact de la culture occidentale sur les cultures africaines*. Paris : L'Harmattan.
- Bah, H. 1^{er} semestre 2005. « Mondialisation de la culture et figures de l'altérité ». *Éthiopiennes* 74. [En ligne] [http// : ethiopiennes.refer.sn](http://ethiopiennes.refer.sn). Consulté le 14/12/2017.
- Bello, W. 2002. *La démondialisation : idées pour une nouvelle économie mondiale*. Monaco : Du Rocher.
- Chanda, N. 2010. *Au commencement était la mondialisation*. Paris : CNRS.
- Faujas, A. 2011. « "Le Grand Basculement", de Jean-Michel Severino et Olivier Ray : une "remondialisation" vertueuse ». https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/11/29/le-grand-basculement-de-jean-michel-severino-et-olivier-ray_1610714_3260.html. Consulté le 10/04/2020.
- Hassner, P. 2005. « Des dilemmes de l'action aux contradictions des institutions : les ambiguïtés de l'ordre ». Andréani, G. et Hassner P. dir. *Justifier la guerre ? De l'humanitaire au contre-terrorisme*. Paris : Presse de Sciences Po, 331-359.
- Ki-Zerbo, J. 2003. *À quand l'Afrique ? - Entretien avec René Holenstein*. Paris : L'Aube.
- Marnot, B. 2012. *La mondialisation au XIXe siècle (1850-1914)*. Paris : Colin.
- Njoh-Mouellé, E. 1980. *De la médiocrité à l'excellence*. Yaoundé : Mont Cameroun.
- Paré, J. « Quelques réflexions sur la Mondialisation vue par les intellectuels africains ». <https://www.etudier.com/dissertations/l'Afrique-Et-La-Mondialisation/270466.html>. Consulté le 20/02/2021.
- Sapir, J. 2011. *La Démondialisation*. Paris : Seuil.

- Tardif, J. 2008. Mondialisation et culture : un nouvel écosystème symbolique. *Questions de communication* 13 : 197-223.
- Troubé, C. 2006. *L'humanitaire en turbulences - Les ONG face aux défis de la solidarité internationale*. Paris : Autrement.
- Vinsonneau G., 2012. Mondialisation et identité culturelle. Bruxelles : De Boeck.
- Vitaux, J. 2009. La mondialisation débute avec la préhistoire. *La mondialisation à Table*. Paris : PUF, 7-11.
- Warnier, J.-P. 2003. *La Mondialisation de la culture*. Paris : La Découverte.